

XYZ. La revue de la nouvelle



Le lien

Noëlle Lans

Number 33, Spring 1993

Belgique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3858ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lans, N. (1993). Le lien. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (33), 33–34.

LE LIEN

NOËLLE LANS

À Andy

Son image, et peut-être davantage, se fixait en elle. Oui, telle une épreuve photographique dont on guette le résultat dans le révélateur. Elle était le papier sensibilisé. Lui, l'épreuve, l'image de plus en plus nette, d'une précision intolérable. Inévitable. Elle le sut alors : irréversible. La mort était devenue quelqu'un. Elle avait un visage. Et un corps.

Pourquoi si beau, le corps ? Bizarrement, ce sont les pieds qu'elle vit d'abord. Des phalanges maigres. Comme elle les aimait. Alignées comme les touches d'un piano. Doigts égyptiens. Objets de culte. En cet instant, elle comprit qu'on pût y poser la bouche. Peut-être l'eût-elle fait, seule ?

Pieds du voyage, de la course, légers, ailés. Hermès arrêté dans son envol. Par quel désespoir ? Des ongles courts. Clairs. À confondre l'horizon. Foulée enrayée. Suspendue. Non pas escale. Arrêt définitif. Finale. Marche clouée.

La cheville, la jambe. Une mousse fragile et fluide tout au long. Muscles légers, saupoudrés d'or. Des genoux comme des nœuds, à protéger, à défendre. Des monticules où nicheraient des passereaux. Et puis les vallons qui parcourent la cuisse jusqu'à l'aîne.

Il devait marcher à reculons derrière les choses. Ses fémurs, éperdus de longueur, paralysés, colonnes horizontales et glacées, là, sur le métal de la table.

Son mort à elle. Inattendu. Non prémédité. Qu'elle ne partagerait pas.

Car ils étaient une centaine autour d'elle, ses camarades de faculté. Presque aussi livides que le cadavre que l'on s'apprêtait à

disséquer. Conclusion d'un cours de criminologie qui avait conduit tout ce monde dans les sous-sols d'un hôpital étranger.

Le cadavre... Un jeune suicidé que les kilomètres rendaient anonyme. Un inconnu qui garderait son mystère sous le scalpel.

Son mort ! Beauté implacable et absolue. Perfection de l'arrêt. Éternité de l'arrêt. Rupture non définissable. Accomplissement de l'horizontalité. Entre eux. En elle.

Saveur et dégoût de cette chose impalpable qui prend et qui fige et qui garde. Cette chose grave et sûre et qui guette.

Cet autre côté de la vie. Le contraire du geste et du cri.

Cri. Vagissement. Au commencement, il y eut le cri. Son premier cri. Fut-il plus rauque, dura-t-il plus longtemps que celui des autres ? Y perçut-on le non-vouloir d'être ? Sa mère sut-elle que celui à qui elle donnait la vie apportait sa propre mort ? Naissance qu'il n'avait pas désirée. Mort volontaire.

Il était cri. Au-dehors et au-dedans.

Sur le corps, plus haut, en remontant, le sexe, touchant dans son immobilité et son impudeur involontaire, et le ventre, plaine sillonnée par les traîneaux de l'hiver.

Enfant glacé, fatigué par vingt ans de vie terrestre, retourné au silence, repris dans le plasma du vide, gisant de quelques heures, marbre que l'on s'apprête à taillader.

Elle voudrait poser ses mains sur la poitrine où court un léger coton de lumière, écarter les bras, s'attarder aux aisselles, descendre à la saignée du coude, ce lieu de toutes les tendresses, découvrir les paumes.

Réveille-t-on une statue en la regardant ?

Elle ne bougera pas. Elle ne bougera plus. Elle va le rejoindre quelque part où les autres n'ont pas accès.

Elle ne voit plus le visage. Elle n'en dira rien. Elle ne voit pas que la dissection a commencé, que les bouches se remplissent d'organes. Elle ne sent pas la puissante odeur du formol, ne sait pas que l'on trépane son mort.

Et qu'il s'est mis à l'attendre.